

Maud Van Braeckel ♦ étudiante BAGIC-Charleroi (2016-2018)

Projet de mémoire orale avec l'outil « récit de vie »

Dans le cadre des cours d'Histoire et de Sociologie au BAGIC¹, nous avons expérimenté le « récit de vie » pour faire émerger les vécus personnels, croiser les chemins de vie de chacun.e autour d'un thème commun et mettre en lumière l'impact de l'Histoire sur sa propre histoire. Cet outil permet aussi aux narrateur.rice.s de se livrer, voire se délivrer, d'avoir une lecture différente de son trajet de vie et de prendre conscience du poids des mécanismes sociaux sur les choix de vie.

Terrain d'expérimentation : le Barlok

Le Barlok et les habitant.e.s qui participent au projet ont constitué mon lieu d'expérimentation. Situé le long du canal à Bruxelles, le Barlok est un espace alternatif de vie collective qui organise de nombreux événements culturels revendicateurs et festifs. Les résident.e.s et les bénévoles s'activent jour et nuit pour offrir au public une scène culturelle alternative à Bruxelles, à un prix libre. Situé dans une vague anticonformiste centrée sur l'humain et la construction d'une société différente, le Barlok cible des causes qui s'articulent autour de la défense des minorités : il se poste en barricade contre toute forme d'extrémisme et de radicalisation, il combat le fascisme, le racisme, le sexisme et le patriarcat. Le Barlok permet aux « marginaux » de se réunir, de traiter et de valoriser ces luttes, mais aussi de proposer des activités à contre-courant du système capitaliste et de la culture institutionnelle. Ce collectif est atypique au niveau de sa gestion autonome, de ses valeurs et de sa philosophie. Faisant preuve d'une grande tolérance envers les différences de chacun.e et sensibles aux pressions subies par les minorités, les habitant.e.s se montrent farouchement intransigeant.e.s en cas d'exclusion du lieu.

Fin 2019, les bâtiments du Barlok et ceux de l'allée du Kaai seront détruits. Il est donc d'autant plus pertinent de récolter les témoignages de ses habitant.e.s avant cette démolition.

Méthodologie utilisée

Malgré l'intérêt de recueillir des récits en groupe, nous avons opté pour un recueil individuel avec deux acteur.rice.s du projet. Ce choix a été posé collectivement suite à l'analyse du contexte, des personnalités, leur sensibilité, leur rythme et conditions de vie. La méthodologie proposée a été adaptée aux souhaits des participant.e.s. Les récits ont été enregistrés, puis retranscrits et analysés.

Le canevas comporte cinq questions autour de l'identité, avec une approche chronologique. Sans diriger l'interview, les questions permettent de relancer le récit : le.la narrateur.rice doit librement raconter son histoire. Sans en être un axe directif, ce canevas a été très utile pour guider le.la narrateur.rice, recadrer son propos, cibler l'analyse sur des éléments précis et communs qui se dégagent des témoignages personnels. Les thèmes analysés étaient : le développement personnel, la connaissance de soi et des autres, l'échange de savoirs/savoir-faire, le partage d'injustices/violences vécues, l'esprit critique, la motivation d'agir/action collective, le partage des valeurs individuelles et renforcement des valeurs communes, la place dans le groupe, la responsabilisation, l'autonomie, ...

Dans une visée collective, une séance de groupe a été proposée à ceux.celles qui souhaitaient poursuivre l'expérience et échanger leur récit de vie. Lors de cette séance, les participant.e.s se présenteront via les supports choisis et réaliseront deux lignes du temps collectives à partir de leur ligne individuelle. Sur base de cette expérimentation et en fonction de la motivation

du groupe, la création d'un projet socioculturel a alors pu être envisagée ensemble.

Autour de l'identité

Un thème commun a été choisi autour de la (dé)construction de l'identité : comment la vie en collectivité, dans un milieu culturel alternatif en autogestion impacte-t-elle la construction de l'identité ? Collectivement, un savoir s'est construit, relié à l'expérience de vie, à l'identité. Le.la narrateur.rice construit la représentation de sa vie en fonction du thème, qu'il reconstruit par le récit (jeu de relecture). Ce procédé stimule la confiance en soi : en exprimant les violences vécues, les étapes de sa vie et de son identité, et en les reliant non pas uniquement à sa personne mais aussi au contexte proche et général. La finalité est de rendre les narrateur.rice.s acteur.rice.s de leur histoire et de leur devenir. Il est donc important de faire le lien entre les histoires personnelles et la grande Histoire. Le support de ligne du temps permet cette mise en lumière du lien entre ces deux niveaux et de déceler les mécanismes sociaux qui impactent les personnes, de les analyser, et de déconstruire les déterminants sociaux. VOIR JUGER AGIR ... Le cadre méthodologique apporté par l'animateur.rice est là pour se porter garant.e de ce processus. Pour faire émerger le récit, différents outils (le totem et les lignes du temps) peuvent être utilisés.

L'identité dans un choix de vie marginale

L'analyse des deux récits de vie a permis de décrypter, d'isoler les situations insatisfaisantes ayant un impact sur la (dé)construction de l'identité et ayant mené nos narrateur.rice.s à la marginalité et au Barlok. Leurs expériences de vie les ont poussé.e.s à se marginaliser. Ce n'est pas tant elles qui se sont exclu.e.s volontairement



mais bien la société/les individus qui les ont rejeté.e.s. Ensemble, il.elle.s ont refusé de s'intégrer à un monde aussi violent et ont essayé de transformer cette exclusion en une force motrice. Se rassembler entre « exclu.e.s » permet de former un groupe, minoritaire et solidaire. Mal intégré.e.s depuis l'enfance, trimbalant le sentiment d'être inadapté.e.s au monde, les narrateur.rice.s ont été influencé.e.s par de nombreux facteurs d'exclusion : appartenance à une communauté, caractère et physique (timide, réservé, chétif), environnement familial (précarité, manque de stabilité, violence), scolarité et expériences personnelles (relation à soi-même et aux autres).

Le projet politique du gouvernement implique la culpabilisation de l'individu en ce qui concerne sa condition et la raison des violences et des injustices subies. La précarité et la marginalisation sont renforcées par cette pression politique qui culpabilise, contrôle et sanctionne les individus. Le Barlok, cadre de vie permissif et apolitique, aux règles différentes et établies par le groupe, joue un rôle d'abri sécurisé où les agressions du monde extérieur sont atténuées et les codes sociaux revisités.

Vivre en squat, en marge, collectivement, devient dès lors pour eux une nécessité financière et sociale (précarité et besoin d'appartenance à un groupe). C'est parce qu'il et elle ont été malmené.e.s,

violenté.e.s, (dés)abusé.e.s, rejeté.e.s depuis l'enfance qu'ils.elles préfèrent actuellement vivre en marge que de s'intégrer dans ce système de société. La marginalité n'est donc pas un choix à proprement parler mais l'acceptation d'une exclusion, et de son identité construite sur un modèle non conforme à celui exigé par la société : « *Depuis mon enfance, mon adolescence, je visualisais toujours du feu dans ma tête et puis il y avait tout le temps du bruit, du bruit que je subissais. Avant je rêvais de silence, maintenant c'est moi qui fais le bruit !* ».

Les situations concrètes insatisfaisantes vont conditionner la construction de l'identité des narrateur.rice.s. Tous ces « paramètres de vie » ont un rôle fondateur : ils exercent une pression, plus ou moins forte, qui crée une réaction, forgeant ainsi la construction de l'identité.

- Facteur perturbateur : le manque d'appartenance à une communauté

L'un des témoins possède trois nationalités : né aux États Unis, il a passé son enfance entre la Colombie et la France. Ses souvenirs et son récit révèlent une confusion temporelle. Depuis sa naissance, il déménage souvent, change de repères, d'école et d'environnement. Ce manque d'ancrage provoque une perturbation identitaire qui l'affecte encore aujourd'hui. C'est un peu comme si, depuis tout petit, il n'avait pas

de nationalité précise, ni de communauté à laquelle appartenir. L'ancrage géographique est essentiel durant l'enfance, car il permet de construire son identité, de se reconnaître semblable aux autres et de s'intégrer.

- Le cadre familial

Précarité : enfants, nos témoins sont rejeté.e.s par leurs camarades car il.elle.s sont issu.e.s de familles aux moyens financiers limités.

Stabilité : ambiance familiale conflictuelle, incompréhension et rejet de la part des parents, manque de soutien, jeunes parents qui ne savent pas trop comment s'y prendre dans l'éducation. Ces éléments génèrent le manque de confiance/estime de soi.

Violences (verbales, physiques, psychologiques) : tou.te.s ont eu des parents qui ont eu des comportements très violents.

- Agressions et traumatismes personnels

Lorsqu'on est témoin/victime de la méchanceté et la violence, on a des difficultés à s'ouvrir aux autres, s'intégrer et poser un regard bienveillant sur ce système qui conditionne les êtres humains.

L'homosexualité du père de A. lui a valu d'être rejetée, d'essuyer moqueries et sarcasmes. Le passage à tabac de son père lors d'une soirée du Nouvel An reste pour elle un traumatisme. Ce sont surtout les réactions agressives d'individus face à cette homosexualité qui l'ont choquée.

P. a subi de nombreuses agressions physiques et verbales, humiliations diverses de la part de ses camarades de classe, puis d'opposant.e.s à ses revendications et actions anarchistes (mais aussi de la part des forces de l'ordre).

- Personnalité et physique

Les témoins se sont senti.e.s rejeté.e.s à cause de leur différence physique. Les souffrances liées à ces exclusions entravent le développement de la confiance en soi, renforcent leur refus de s'intégrer à une société dont les individus se jugent, s'acceptent ou se rejettent, en fonction de critères physiques. Tou.te.s les deux sont devenu.e.s très tolérant.e.s quant à la différence d'autrui, refusant les stéréotypes et les préjugés, ne jugeant pas en fonction de l'apparence.

- La scolarité

Non intégrés au groupe, leur parcours scolaire fut difficile. Il et elle possèdent des capacités qui auraient pu les mener à faire des études et exercer une profession, mais les

obstacles rencontrés lors de leur scolarité (rejetés par leurs camarades, mal compris par les enseignant.e.s, peu soutenu.e.s dans leur choix par la famille, ...) vont les amener à quitter le système d'éducation traditionnel et exercer aujourd'hui un travail bénévole non contractuel. Ce travail leur a permis d'être actif.ve.s dans une activité de transformation sociale et d'étendre leur réseau en dehors du « cercle familial ».

Processus de passage de l'individuel vers le collectif et le politique

L'Éducation permanente se juge sur le processus et non sur le résultat. Partant de leurs expériences personnelles (douloureuses) et de leur volonté de ne plus faire face seul.e,

un groupe d'individus partageant des valeurs communes s'est constitué dans la marge pour se soutenir, avec l'objectif de (ré)agir collectivement : « *Quand tu rencontres des gens qui sont aussi exclus que toi, marginaux, ... ça devient une famille* ». Conscient.e.s des violences subies par chacun.e (passées ou présentes), il.elle.s ont décidé d'utiliser des moyens d'actions collectifs. La construction de leur identité est en relation directe avec celle du groupe. Il.elle.s affirment leurs positions et sont protégé.e.s par le groupe en cas d'agression extérieure. Le sentiment d'appartenance au groupe et de sécurité qui leur a manqué durant des années est présent au sein du collectif. Ici, leur différence n'est plus une cause de rejet par autrui mais une

raison de se battre ensemble pour une plus grande tolérance à une échelle sociétale. Le collectif permet de mieux s'accepter et d'accepter les autres, tout en travaillant le vivre ensemble et le respect mutuel.

Les luttes dans lesquelles les habitant.e.s du Barlok s'inscrivent et les causes soutenues sont un moyen d'action directe et collective pour contrer le système capitaliste dont il.elle.s sont fier.ère.s d'être exclu.e.s. Les événements culturels proposés au Barlok rassemblent un public militant et sensibilisent un public non militant. ■

1. Merci aux participant.e.s pour leurs témoignages, aux formateur.rice.s Christine Machiels et Rudy Peres, ainsi qu'à Jeanine Depasse (Cefoc) pour son intervention.

EN RÉGIONS

Isabelle Paquay ♦ CIEP-MOC Luxembourg

Le Musée du capitalisme à Arlon : en route pour les alternatives

La question des alternatives au capitalisme est depuis longtemps au cœur des réflexions du Ciep Luxembourg. Il y a comme une urgence à ne pas simplement s'arrêter aux constats à propos des ravages provoqués par le capitalisme et ses corollaires que sont la surconsommation, l'obsolescence programmée, les émissions de gaz à effets de serre... Il faut aussi enclencher la réflexion et l'action sur le « *comment faire autrement* ». En 2017-2018, le projet *Agir localement pour changer globalement* avait déjà creusé ce sillon, en deux temps. En vue des élections communales d'octobre dernier, plusieurs soirées-débats avaient eu lieu dans diverses communes luxembourgeoises, pour montrer aux élu.e.s et aux citoyen.ne.s tout ce qui se fait déjà dans leurs communes en termes d'alternatives, mais aussi les amener à réfléchir à comment aller encore plus loin. Un voyage avait été organisé, notamment à Loos-en-Gohelle, « *là où le changement a lieu* »¹... La venue

du Musée du capitalisme de la mi-novembre à la mi-décembre 2018 au Palais à Arlon et s'est inscrite dans ce processus de réflexion au long court. Cet outil d'éducation permanente original a permis en premier lieu de mieux appréhender ce qu'est le capitalisme en asseyant une définition abordable pour toutes et tous et en précisant les origines, les apports et les limites du système. Il a permis en second lieu d'aborder la question de la sortie du capitalisme. Les débats à ce propos, tant au sein du Musée que lors des ciné-débats, conférences, spectacle... programmés autour du Musée, ont été nombreux et passionnés. Débats sur l'intérêt de sortir du capitalisme ou non, sur le comment en sortir, sur l'action individuelle et collective... Dès septembre 2019, le Ciep Luxembourg compte relancer ces débats et tenter d'y apporter des réponses. L'équipe réfléchit d'ores et déjà à la forme que pourront prendre les suites au Musée du capitalisme.



Retour sur un beau succès

Le Musée du capitalisme a été conçu par un groupe de jeunes citoyen.ne.s belges désireux.ses de permettre au public le plus large possible, dès 15 ans, de découvrir ce qu'est le capitalisme depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui et d'en débattre librement. Ainsi, à travers le jeu et la mise en scène d'objets du quotidien, les visiteur.euse.s ont pu aisément s'informer sur ce sujet qui semble pourtant si ardu. À Arlon, 1649 visiteurs se sont succédé au sein de l'exposition,